

ELP-PUBLICATIONS

L'innocence violée ?

Le petit Hans Herbert Graf

Devenir Metteur en Scène d'opéra

François Dachet

L'unebévue 2008 / ISBN n°2-914596-21- / 10 €.

L'INNOCENCE VIOLÉE ?

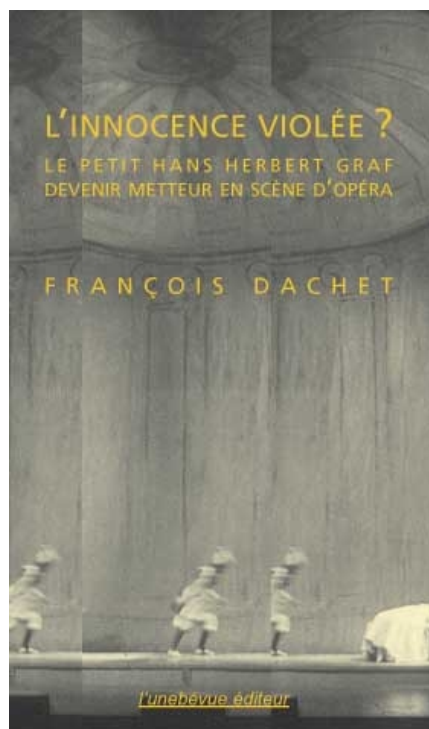
LE PETIT HANS HERBERT GRAF

DEVENIR METTEUR EN SCÈNE D'OPÉRA

FRANÇOIS DACHET

Il y a précisément cent ans, Freud rédigea le texte du Cas de phobie d'un petit garçon de cinq ans, connu comme Cas du petit Hans. Sous ce pseudonyme prêté au jeune Herbert Graf, Freud fit savoir une conception de la sexualité infantile élaborée essentiellement avec ses analysants adultes. La psychanalyse garda ensuite jalousement séparés le symptôme phobique de Hans confit dans le texte freudien et l'œuvre artistique de renommée internationale qu'Herbert Graf poursuivit jusqu'à sa mort en 1973. « La publication de cette première analyse d'un enfant avait causé un grand émoi et encore plus d'indignation ; on avait prédit tous les malheurs au pauvre petit garçon, violé dans son innocence en un âge si tendre et victime d'une psychanalyse », écrit Freud en 1922.

La relance signifiante et littérale produite à partir du séminaire de Lacan n'est pas parvenue à arracher complètement ces questions aux jugements pédagogiques, normalisateurs, voire psychopathologiques. Ceux-ci convergent aujourd'hui avec les actes et règlements juridico-politiques qui mènent à une éradication subjective des enfants au motif de protéger leur innocence supposée. Restituer l'œuvre de Herbert Graf à la psychanalyse permet de réfléchir à ces questions sans heurter de front l'émoi que leur évocation suscite dans les institutions comme dans la cité. Et de se demander quel rapport la psychanalyse entretient actuellement avec ses « cas ».



La Table des ressorts de l'action

Jeremy Bentham

L'unebévúe 2008 / ISBN n°ISBN : 2-914 / 28 €.

LA TABLE DES RESSORTS DE L'ACTION

JEREMY BENTHAM

Traduction, notes et introduction
Jean-Pierre Cléro



Cahiers de l'Unebévúe

La Table des ressorts de l'action
Traduction, notes et introduction
Jean-Pierre Cléro

La Table des ressorts de l'action (1815-1817) est, sans doute, l'un des livres les plus controversés de la philosophie anglaise du XIXe siècle ; même chez les utilitaristes. Bentham le considérait probablement comme le socle de l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui sciences humaines, lesquelles se mettent en place depuis l'âge classique en Angleterre. La question est de savoir comment agissent les forces qui influencent la volonté. Stuart Mill juge sévèrement le livre et la Déontologie, à laquelle il se rattache, désastreuse et indigne d'une publication en ce que l'ouvrage fait apparaître les représentations comme les jouets idéologiques d'une dynamique psychique ou pathologique censée en donner les véritables clés. Or, à ses yeux, les représentations doivent se trouver au centre de la vie politique. Agir humainement implique qu'on intervienne sur elles et par leur moyen ; mais non pas directement sur la volonté.

Accusé de toutes les ambiguïtés, le livre est, de fait, difficile à identifier. Ce n'est pas un livre de psychologie, car il ne préjuge pas des limites du psychisme individuel. Ce n'est pas un livre d'histoire ou de sociologie. Ce n'est pas non plus un livre de linguistique quoiqu'on y trouve une somptueuse table du vocabulaire affectif de la langue anglaise, préparatif stratégique de la « guerre des mots ». Il n'est même pas directement question, dans ses pages, de politique ; et pourtant Stuart Mill ne s'y est pas trompé : elles nous situent au cœur d'un problème politique majeur. Faut-il agir sur les opinions des gens ou est-ce sur les désirs, les intérêts qui motivent les actions, qu'il faut intervenir ? Rude question que soulèvera encore, quarante ans après la publication de La Table des ressorts de l'action, l'auteur des Considérations sur le gouvernement représentatif. Le problème n'a pas seulement une résonance politique ; il pose généralement la question du mode et des lieux d'intervention lorsqu'il s'agit du psychisme. Quel est le réel sur lequel on a prise dès lors que l'on envisage de mobiliser les psychismes ?

Spécialiste de philosophie anglaise, le traducteur, agrégé et docteur de philosophie, est professeur des universités à Rouen (où il est membre du CERCLA) et à Paris X – Nanterre (où il dirige le Centre Bentham). Il s'intéresse depuis longtemps à l'utilitarisme classique, moderne et contemporain. Déjà, en 2004, il a donné une version pour L'Unebévue de Chrestomathia. Toutefois, l'utilitarisme n'est retenu, par l'auteur de ces traductions, comme doctrine politique que pour autant qu'il détient et inspire une théorie des fictions. Il a fait paraître, dans ce registre, outre une Théorie de la perception (2000), La raison de la fiction. Les philosophes et les mathématiques (2004) et, plus récemment, en 2008, un livre sur L'autorité, un autre sur Les dis-cours de la sympathie et le tout dernier sur Pascal.

L'unebévue éditeur

ISBN : 2-914596-22-7
ISSN : 1284-8166 28 €

Le cas du psychanalyste. Lacan, Celan, Bachmann.

Isabelle Mangou
L'unebévue 2008 / ISBN n°1284-8166 / 166 p. / 20,00 €.

LE CAS DU PSYCHANALYSTE
LACAN, CELAN, BACHMANN

ISABELLE MANGOU



L'Unebêvue éditeur

Pour les abonnés à L'Unebêvue revue de psychanalyse, ce cahier est rattaché au numéro 26.

**Le cas du psychanalyste
Lacan, Celan, Bachmann**

Isabelle Mangou

Ingeborg Bachmann, autrichienne, et Paul Celan, juif d'origine roumaine, se sont aimés, en poètes. Dans l'écriture de Celan, poésie, plagiat et réemploi, en une traversée mortuaire, créent un idiome qui rend visibles les crimes, trahisons et polémiques. Il donne accès à la parole.

Dans le roman de Bachmann, *Franza*, – inachevé et édité de manière posthume – une femme de Carinthie, venue vivre à Vienne s'est laissée plagier par son mari/psy. Il est appelé le fossile. En étant sa femme, sa malade et sa secrétaire, elle devient “son” Cas. Elle montre comment la psychanalyse “en toute innocence”, participe à un violent effacement des tueries si elle ne laisse pas les femmes dire leur propre point de disparition. C'est à elles d'écrire leur singulier chiffrage historique dans ce passage des frontières de la psychanalyse entre Vienne et Paris.

Poésie, plagiat, idiome, chiffrage, crime, cas, autant de questions essentielles pour la psychanalyse, précisément dans son passage de l'Autriche à la France. Avec celles-ci, Lacan a formé dans un point de disparition et d'érotique constants, ce qu'il a appelé : la lettre.

Entrecroisement de langues, d'érotique, et de silence, le cas du psychanalyste passe.

L'Unebêvue éditeur

ISBN : 1284-8166

ISSN : 978-2-914596-25-1

Le petit théâtre d'Anna Freud

Colette Piquet

L'Unebêvue 2008



Le petit théâtre d'Anna Freud
Colette Piquet

L'unebêvue éditeur
ISSN : 1284-8166
ISBN : 2-914596-23-5
Prix: 10,00 €

Que se passe-t-il entre un père et une fille ? Amour et violence, répond Anna. De cet amour et de cette violence le père est-il responsable ? Autant que la fille répond Anna. Mais il ne veut pas le savoir.

Et si on parlait d'Anna Freud aujourd'hui ?

Tout (m')agace chez cette fille de Freud. En vrac : ses airs de vestale, ses habits comme des sacs (pour cacher

quoi ?), ses tricots et ses travaux d'aiguille à n'en plus finir, son fantasme d'être battue, habillé de la honte qui ne l'a jamais lâchée, ses belles histoires si dérisoires, pour ne pas dire niaises, l'image dont elle s'est affublée de servante de la psychanalyse freudienne, sa manière de s'être faite l'instrument, pour ne pas dire l'exécutrice du désir de son père, sa position de fille-à-papa qui ne-s'est-jamais-séparée-de-son-daddy-chéri, la rigidité simplificatrice de ses textes théoriques, la façon étriquée dont elle a conduit l'IPA, les censures qu'elle a exercées sur les écrits et les lettres de son père... Il y a certes à son crédit sa conduite ferme face à la Gestapo, ses amitiés fidèles, et surtout ce qu'elle a construit courageusement avec Dorothy Burlingham autour des maisons pour enfants sans famille. Mais enfin, psychanalyste d'enfants comme la nomme souvent Freud avec condescendance (Ma fille, la psychanalyste d'enfants...) est-ce que c'est bien sérieux ?

Et puis il y a la Conférence d'admission à la Société psychanalytique de Vienne, qu'Anna Freud prononce le mercredi 31 mai 1922, sous le titre : *Schlagephantasie und Tagtraum* (Fantasme d'être battu(e) et rêverie). Cette conférence est ahurissante à plus d'un titre, formelle, désaffectée, fabriquée d'à-peu-près, de simplifications, semée d'expressions insolites, d'in vraisemblances, de contradictions, trouée de non-dits, d'ellipses... Bref illisible. Sauf pour Lynda Hart et Teresa de Lauretis qui m'aident un peu à la lire autrement, et ce n'est pas facile.

Une remarque de Lynda Hart. Il y a une convergence entre les fantasmes S/M de certaines femmes américaines et les histoires romanesques de la collection Harlequin, dites à l'eau de rose, pour lesquelles des groupes de femmes de Smithton se passionnent aux États-Unis (et ailleurs sans doute aussi), et puis elle ajoute : Je me propose de réfléchir à cette convergence particulière, à travers un dialogue fille/père, où la fille parle à la fois le langage du père et le sien propre, et je pense ainsi obtenir quelques résultats surprenants. Il s'agit d'Anna Freud et de sa conférence d'admission à la Société psychanalytique de Vienne.

Pourtant Lynda Hart se contente de quelques observations sur cette conférence, sans tenter concrètement ce qu'elle propose, mettre en scène et en lumière ce dialogue fille/père pour faire apparaître de façon vivante le caractère de performance de la conférence. Car s'il s'agit d'un dialogue fille/père, on peut affirmer que cette conférence fut une véritable performance, au sens que donne Lynda Hart à ce terme dans son livre *Acting Out : Feminist Performances*.

Un peu plus loin, Lynda Hart se réfère à Teresa de Lauretis qui soupçonne Anna Freud d'être elle-même l'un des cas analysés par son père dans l'article *Un enfant est battu*. Teresa de Lauretis lit l'article d'Anna Freud, *Fantasme d'être battu(e) et rêverie*, comme une confession psychanalytique à peine déguisée et avance : Anna Freud a traité son désir oedipien, dont le refoulement n'est-pas-si-réussi-que-ça (her not-so-successfully repressed Oedipal wish), et sa culpabilité associée aux fantasmes masturbatoires, en sublimant ses exigences instinctuelles dans des activités socialement valorisées, même si ce sont des activités masculines d'écrivain, de psychanalyste engagée dans la formation d'analystes et d'héritière de l'institution freudienne. Ainsi sa vie et son travail public allaient dans le sens non seulement du propre manque de perspicacité, mais aussi du dédain de Freud lui-même envers le lesbianisme, attitude à jamais caractéristique de la psychanalyse.

Lynda Hart exprime son accord avec Teresa de Lauretis, tout en se disant un peu plus optimiste sur le devenir des idées d'Anna Freud : en effet la fille introduit une rupture dans le récit de son père en découvrant un trou dans le fantasme, un refoulement-pas-si-réussi-que-ça, et ainsi parvient à se glisser hors de la prison de la différence des sexes puisque son fantasme, à travers les belles histoires de ses rêveries, la fait actrice dans un échange homoérotique mâle. Lynda Hart montre alors comment le poncif de la différence des sexes se constitue à travers le fantasme sexuel de domination/soumission : Le préjugé que les femmes masochistes sont, parmi les nombreux positionnements sexuels, le groupe le plus pitoyable et/ou méprisable - précisément parce qu'elles voudraient exhiber la chose honteuse qu'elles sont déjà. Elle évoque Karen Finley se barbouillant de chocolat pour performer cette merde que sont les femmes dans nos sociétés.

Il y a plus pour Lynda Hart. La seconde phase du fantasme *Un enfant est battu* doit rester inconsciente selon Freud, parce qu'il s'agit d'un fantasme incestueux. On juge l'inceste impossible dans la conscience culturelle, ... précisément parce que c'est le droit et la prérogative des hommes - leur droit de pratiquer/performer et leur droit de le garder muet/caché en le proclamant tabou fondateur de la culture (et, en conséquence, la plus puissante des transgressions)... Les femmes revendiquent leurs droits à réécrire des fantasmes incestueux. Pénétrer ce tabou fondateur est peut-être la pointe extrême de la transgression, ajoute-t-elle.

Autrement dit, Freud s'est donné le droit d'analyser Anna, sa fille, et en plus de publier en 1919, pendant son analyse même, une étude intitulée *Un enfant est battu*, Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, où l'un des cas cités, le 5ème ou le 6ème, on ne sait pas, est celui de sa propre fille. À quoi, revendiquant en douce ses droits à réécrire ses fantasmes incestueux, Anna répond par une conférence qui

va jusqu'à mettre en question le complexe d'Œdipe et le refoulement des désirs incestueux, les siens. De façon certes voilée. Mais de quoi soupçonner en tout cas que l'énonciation d'Anna Freud dans cette conférence est très singulière.

Anna Freud, bouture dégénérée du freudisme paternel, selon Wladimir Granoff. Morceau coriace de la psychanalyse, selon Jacques Lacan. Freud embringué dans l'homosexualité féminine, selon Jean Allouch. Queer Anna, selon Isabelle Mangou. Tout ça, et en plus Teresa de Lauretis et Lynda Hart. Six raisons au moins de s'intéresser à cette petite personne dérangeante qu'est Anna Freud, autrement qu'en la voilant sous un manteau de pudeur, comme les psychanalystes savent le faire pour arranger leur histoire - cela s'appelle, ainsi que le disait mon prof de philo de terminale, la toilette du souvenir.

Patiemment depuis 2002, pendant cinq années et vingt et une sessions, un groupe qui s'est nommé modestement CLINIC ZONES (pour adresser un clin d'œil à Marie-Hélène Bourcier et son Queer Zones) tente de dépoussiérer la figure d'Anna Freud : 2002, Queer Anna ; 2003, Queer Anna two, no fantasex for Daddy ; 2004, Anna butch blues ; 2005, Pas si refoulé que ça ; 2006-2007, Anna Freud, un monstre inapproprié/able ; avec le bouquet d'un colloque en novembre 2006, Anna Freud, mannequin de son cas. Les chemins zigzagants des CLINIC ZONES reviennent sans cesse à la Conférence d'admission d'Anna Freud. Monstruosité et obsession.

Depuis Queer Anna, je ne réussis pas à parler de façon soutenue d'Anna Freud, je ne trouve rien à dire à son sujet ou au sujet de sa conférence. Rien de plus que ce qu'en ont dit Lynda Hart et Teresa de Lauretis. Je parle, en vrac : de Monique Wittig pour qui j'ai éprouvé une grande passion, de l'enfance du langage selon Wittig, de ses dictionnaires brouillons et de ses Chevalières d'Éros. Et puis du Saint=Foucault de David Halperin, des montages performances de Deborah Bright, des vampires/oupires/upires du Carmilla de Sheridan Le Fanu, des Savoirs situés de Donna Haraway et des Savoirs_Vampires@War de Beatrix Preciado...

Mais la conférence d'admission d'Anna Freud, non merci.

Quoique...

Cette conférence, si banale en apparence, si soucieuse de respecter les conventions et les convenances... Sous la voix neutre et assurée de la conférencière (selon Elisabeth Young-Bruehl), au delà des mots de cette étrange conférence, je commence à entendre une petite voix indistincte d'abord, souffrante, mais aussi renfrognée, têtue, teigneuse parfois, un texte caviardé, chaotique, envahi par des personnages inattendus (Sigmund Freud, Lou Andreas-Salomé, Anna Freud elle-même, puisqu'elle s'avance masquée), une réponse du tac au tac au texte de Freud, Un enfant est battu, publié trois ans auparavant pendant son analyse même. Une réponse pas-si-douce-que-ça, violence contre violence. Mais une réponse qui reste encore dans le placard, comme on dit.

Le pas-si-refoulé-que-ça de Teresa de Lauretis, cette pierre dans le jardin freudien de l'Œdipe et du refoulement, l'effort de la fille pour sortir hors de la prison de la différence des sexes, sa réappropriation de ses désirs incestueux ne sont pas lisibles d'emblée dans la conférence d'Anna Freud. Sauf si on brise les énoncés pour retrouver derrière sa parole très neutre le dialogue fille/père dont parle Lynda Hart. Dialogue difficile pour la fille, puisqu'elle ne peut se présenter que masquée. Mais il n'est pas sûr que le père et prestigieux Professeur Freud en soit ressorti indemne.

Santé ! Sporté ! Clarté ! Traduire Elfriede Jelinek

Elisabeth Kargl

L'unebévue 2008 / ISBN n°2-914596-19- / 96 p. / 10 euros.

Santé ! Sporté ! Clarté ! Traduire Elfriede Jelinek

ELISABETH KARGL

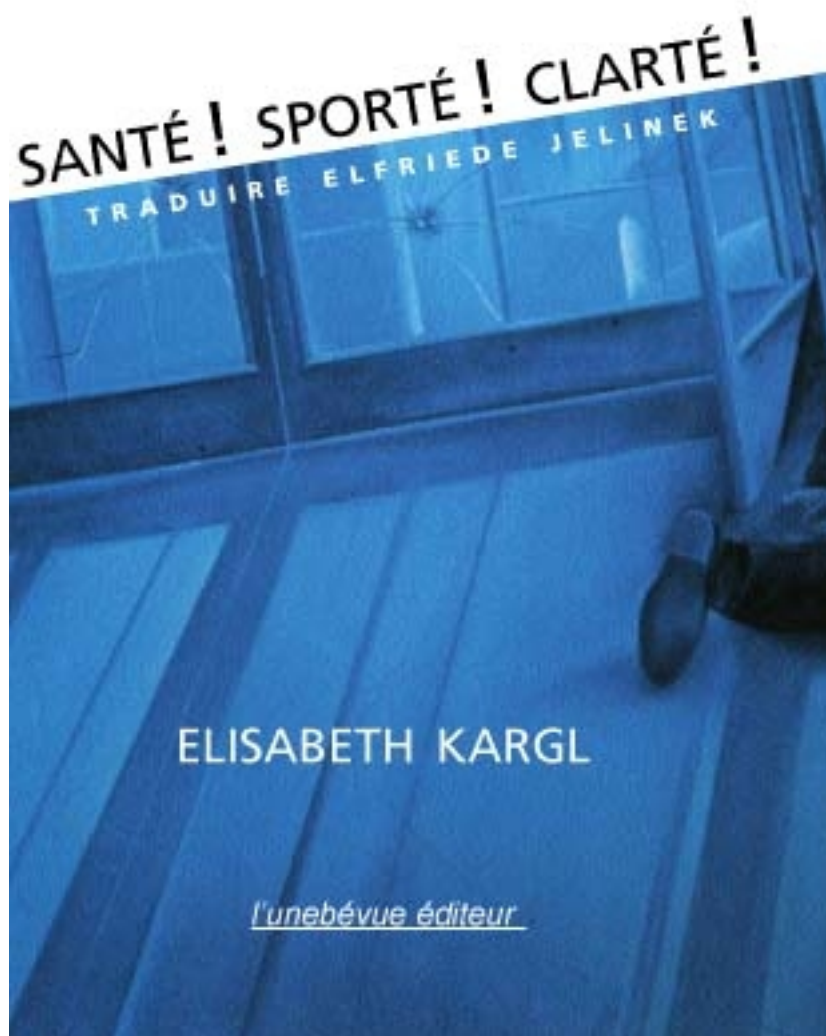
PRÉSENTATION PAR ISABELLE MANGOU
Collection Cahiers de l'Unebévue. l'unebévue-éditeur

Elisabeth Kargl, dans ce bref essai, fait état des difficultés de la réception française de l'œuvre jelinekienne. Elle étudie comment Elfriede Jelinek travaille la langue, en use comme d'un matériau brut, et en même temps, comment cette langue « fait des siennes », s'émancipe. Ainsi se crée une langue propre qui s'oppose aux langues identitaires, notamment celle du sol, du sang et du terroir, que Jelinek appelle le kitsch bucolique autrichien nazi. Jelinek fait du corps de la langue un lieu de sexe et de combat auquel se heurtent les traducteurs. Comment faire passer cette machine textuelle en français ?

Elisabeth Kargl enseigne les études germaniques à l'Université de Nantes.

D'origine autrichienne, elle a fait des études de littérature comparée, de romanistique et des études germaniques à Vienne, Nantes et Paris. Sa thèse de doctorat en co-tutelle (Vienne/Paris III Sorbonne-Nouvelle) porte sur les traductions de l'œuvre théâtrale d'Elfriede Jelinek (à paraître). Elle est aussi l'auteure de plusieurs articles sur l'œuvre d'Elfriede Jelinek.

Isabelle Mangou est psychanalyste. Elle a publié Une école du balbutiement, masochisme, lettre et répétition, aux Cahiers de l'Unebévue et divers articles, notamment sur les travaux de Charles Malamoud, de Georges Didi-Huberman, ou de Pascal Quignard. Elle participe à la rédaction de la revue de psychanalyse L'Unebévue



Sa Calvitie, son colibri : Miss translation

Catherine Lord

L'unebévúe 2007 / ISBN n°2-914596-18 / 56 p. / 10 €.

Sa Calvitie, son colibri : *Miss translation*

Catherine Lord a écrit il y a cinq ans *The summer of Her Baldness*, édité en français par l'Unebévúe trois ans plus tard, sous le titre *L'été de Sa Calvitie*. À la suite de l'expérience qu'elle a vécue en se trouvant interrogée, en français, dans les librairies et les colloques, Catherine Lord a écrit ce petit essai très vif sur la question de la traduction. Passer dans une autre langue, dont le sens, malgré tout, échappe, est une opération identique à celle

du cancer, qui défait les unités liées dans un corps, pour les transporter de l'autre côté d'une frontière infranchissable pour tout autre. C'est le cas de toute opération de colonisation, corporelle, langagière, ethnique. Le colonisé n'a pas d'autre langue que celle du colonisateur, il ne peut que la pratiquer jusqu'à éventuellement se perdre dans la stupidité. Sur cette pente savonneuse, Catherine Lord propose "un dispositif de freinage" un avatar d'un autre genre : *Miss Translation*. *Miss Translation* est *queer*, elle fréquente certains artistes et dans une langue chargée de métaphores volontairement énormes, elle soulève délicatement la question des rapports du corps et de la langue. Elle entreprend, écrit-elle, de cannibaliser le temps de son traducteur et le corps de son propre texte.



Ce livre, *Chrestomathia*, autrement dit, *Ce qui s'apprend utilement* est le projet d'une École, le chantier d'un monument qui ne sera jamais construit et restera une sorte d'expérience de pensée.

Chrestomathia fait partie, comme les *Essais sur le langage, la logique, la grammaire*, comme *De l'ontologie*, des ouvrages, assez rares dans l'ensemble des écrits de Bentham qui portent directement, en apparence, sur autre chose que sur le droit et la politique. La théorie du langage, comme l'auteur l'appelle lui-même, et la théorie des fictions, comme on dira plus tard, sont au centre du projet.

Michel Foucault, qui a d'abord concentré son intérêt sur le panoptique et la discipline, a graduellement reconnu dans toute son ampleur le projet benthamien, allant jusqu'à promouvoir l'idée, encore peu envisageable en 1974, bien qu'elle soit soutenue par Lacan depuis les années cinquante, ainsi que par Jakobson, un peu auparavant, d'un Bentham « plus important pour notre société que Kant ou que Hegel ».

Jean-Pierre Cléro, agrégé de philosophie, est actuellement Professeur à l'Université de Rouen, chargé de cours à l'Université de Paris X-Nanterre et associé au CNRS.

L'amour de loin du Dr. L.

L'unebévue 2004 / ISBN n°2914596103 / 126 p. / 22 euros.

La loi, la norme, le néologisme. Anne F. Garréta

«Je sais bien qu'on doit à Jacques Lacan lui-même ce verdict sans appel selon quoi il n'y a pas de métalangage. Je sais bien (et vous ne vous attendez pas, je l'espère, à m'entendre dire après ce que j'ai avancé déjà, "mais quand même..."), et c'est pourquoi il me paraît qu'il ne métalangageait ou métalanguait pas au fil de ses 350 locutions, mais que peut-être il métalglosait, en décalant la langue, de la parole à sa trace dans l'écriture».

Qui math aime mathème. Jacques Roubaud

En gris pâle, quasi effacé Jacques Roubaud termine ainsi son article : de la chute résulte la haine de la poésie un manque.

pour le rémunérer : l'ouliipo

l'ouliipo se tourne vers la mathématique : Bourbaki

le docteur L. ressent confusément le manque, se tourne vers Mallarmé ; because le diagnostic; mais on ne comprend pas Mallarmé sans examiner, théoriquement, simultanément la démarche de la prose et celle de la forme (sonnet puis coup de dés)

le docteur L. ne l'a pas fait, parce que la forme poétique est pour lui, pour presque tous, point aveugle.

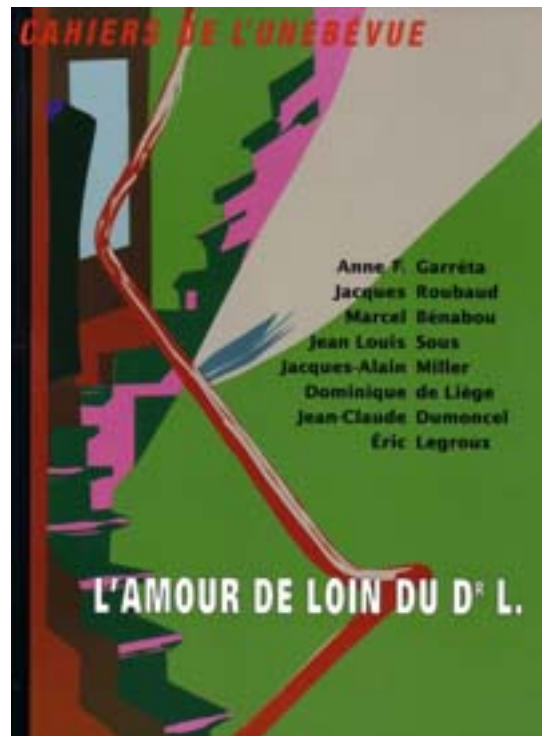
Double aspect : comme chez les fondateurs de l'ouliipo il y a fascination pour le modèle Bourbaki comme exercice d'écriture sous contraintes et comme groupe; on pourrait dire que le retour à Freud plagie le retour à Hilbert des bourbakistes; avec cette différence que le docteur L veut être Hilbert, prendre, comme Hilbert triomphant de Brouwer, prendre le pouvoir (question de l'école) la mathématique; la mathématique est son amour de loin. Cet amour a un nom : mathème alors comment? Il faut marquer de façon qu'on ne puisse pas confondre, son monde possible de langue et voilà

La galère Ou Pourquoi j'ai participé à la confection du volume intitulé 789 néologismes de Jacques Lacan.

Marcel Bénabou Secrétaire définitivement provisoire de l'Oulipo

De ce bref survol des pratiques langagières de Lacan et des Oulipiens , on pourrait retenir qu'il y a incontestablement une parenté, au moins partielle, mais qu'il y a peut-être un moment où les chemins divergent. Il s'agit en effet, dans un premier temps, d'un effort commun pour explorer la langue, pour exploiter au maximum les possibilités qu'elle peut receler dans ses profondeurs oubliées ou ignorées.

Dans un deuxième temps, la démarche se complique : il s'agit de multiplier encore ces possibilités, cette fois par



un coup de force sur l'orthographe, sur la morphologie, voire sur la syntaxe. Coup de force dicté, chez l'oulipien, par la nécessité d'obéir à la contrainte qu'il s'est imposée. On songe à Perec, rasant sans cesse avec la langue pour parvenir à écrire *La Disparition*, et n'hésitant pas carrément à la malmener pour écrire *Les Revenentes*. Mézalar, mézalar, à quelle secrète contrainte obéit donc Lacan quand il se lance dans le tourbillon de ses créations verbales ?

Sept fois sur le bout de lalangue. Jean Louis Sous

A-t-on vraiment digéré et comment a-t-on digéré le fait que Lacan ait pu faire passer le concept de langage à lalangue et que par là-même (double mouvement), dans l'appensée de lalangue, avec l'instrument de ce nouvel appui physique, il ait opéré également le passage du dit concept à cette lalangue ? Dans ce geste néologisant, on ne peut pas ne pas sentir, dans le sujet supposé savoir, par exemple, l'ironie allitérative à l'endroit de toute posture métaphysique ainsi que les glissements progressifs de la supposition. On peut entendre dans lalangue, le babillage qui l'habille et l'anime, et saisir comment l'unebvue désaïssit toute prise de conscience dans l'éclair de la méprise.

Le mot juste. Jacques-Alain Miller

Le mot juste, je dis ce qu'il est pour moi. C'est celui qui fait que l'on s'écrie : «C'est tout à fait ça !» Le mot juste touche au bon endroit.

Qui songe à dire d'un mot : «C'est un néologisme» ? Un faiseur de dictionnaire, un puriste, un oulipien,... en tous les cas, le contraire d'une âme sensible. Le mot juste n'est jamais néologique. C'est pourquoi je ne vois point de néologisme chez Lacan. Ni un, ni deux, ni sept cent quatre vingt neuf, ni même sept cent quatre vingt treize. Ce sera ma thèse.

La première, non pas la seule.

Deuxièmement, je dis que, chaque fois que Lacan introduit un néologisme, il le fait précautionneusement, avec la plus grande délicatesse. Il met le plus grand soin à vous signaler l'infraction et à solliciter votre indulgence. En troisième lieu, innombrables sont les néologismes de Lacan. C'est une multitude, une foulitude, un fourmillement, un tourbillon. Que dis-je ? — c'est une nuée. Elle défie tout dénombrement. Rangez vos cahiers. Cela ne tient pas ensemble, cela est inconsistant ? Ah ! ce n'est pas pour me faire peur. Comme Hugo coiffait d'un bonnet rouge le vieux dictionnaire, nous pouvons bien le coiffer d'un chaudron.

Lacan, Boltanski, Roubaud. Dominique de Liège

Lorsque toute une équipe de balayeurs a eu ramassé dans les séminaires et textes tout un paquet de mots inventés par Lacan, la question s'est posée de savoir qu'en faire.

On pouvait tout imaginer... Gloser à l'infini sur l'intérêt de telle ou telle création était à éviter...

L'idée est venue de traiter ces néologismes comme Roubaud a traité les ensembles de Boltanski.

Et donc, après une partie pseudo-dictionnaire formellement classique mais qui ne donne pas de définitions, le livre propose une trentaine de listes dont une, la liste «familles» qui en comporte elle-même 32. Nos listes donnent toujours leur raison, parfois savante (comme la liste Gaffiot-Bailly qui recense les néologismes construits d'après le latin ou le grec), parfois ludique (comme la liste 13*13 qui propose 13 néologismes de 13 lettres parce que Lacan est né un 13 et parce qu'il a écrit un article sur le chiffre 13). Elles ne sont en rien exhaustives : chacun de nous peut en fabriquer d'autres, à sa façon...

Le Transfini, Les Structures & La Logique. La Philosophie Mathématique de Russell revisitée. Jean-Claude Dumoncel

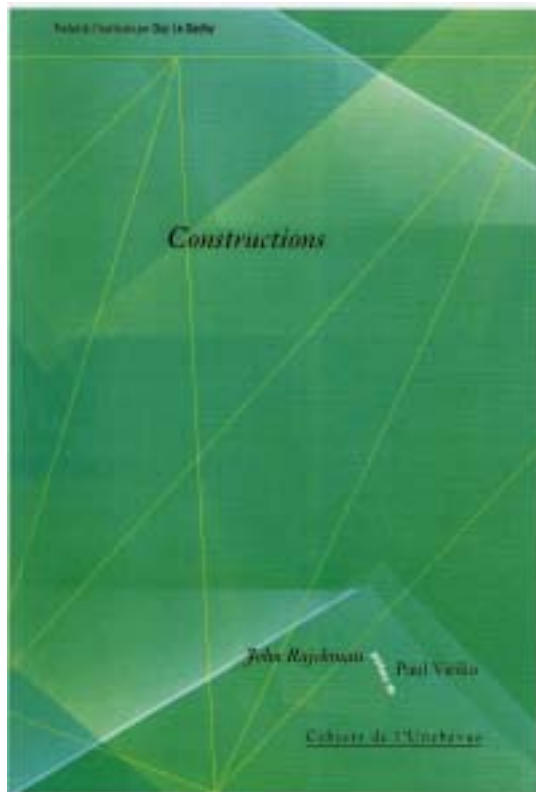
Jusqu'à l'Introduction à la Philosophie Mathématique le structuralisme de Russell reste subordonné à son Logicisme. En effet l'identité de structure se définit par la similarité des relations et par conséquence le concept russellien de structure est analysé sans reste par la Logique des Relations. Mais en 1948, dans le chapitre «Structure» de *La Connaissance humaine, son Champ et ses Limites*, le rapport est inversé. Pour illustrer ce qu'il entend par « structure », en effet, le premier exemple que donne Russell n'est autre que la forme logique, cela signifie que la Logique se trouve subsumée sous le concept de structure et que le Logicisme est devenu un Structuralisme.

User de thématique maladive. Éric Legroux

Ruse avide, rude usage, maladive thématique, lettre volage, qu'est-ce qui amuse le Dr L. lorsqu'il use de la dive mathématique

Constructions

John Rajchman
 L'unebévée 2002 / ISBN n°2914596-02-2 / 160 p. / 22 euros.
 Préface de Paul Virilio
 Traduit de l'anglais (américain) par Guy Le Gaufey



John Rajchman explore comment le pli, l'abstraction, la légèreté, la lumière, les autres géométries, permettent de nous infiltrer dans les intervalles et les trous imperceptibles par lesquels la ville est toujours virtuellement radieuse. De la bonne ville et du meilleur des mondes, nous sommes passés, nous dit-il, à un espace/ville intensif, où nous sommes libres d'envisager le "devenir ville" de nos corps, le "devenir corps" de nos villes. John Rajchman, professeur à l'Université Columbia de New York, est un des rédacteurs et des animateurs de *ANY* (*Architecture New York*) de même qu'il participe à la rédaction de *ARTFORUM* (New York) et *Critical Space* (Japon).

Auteur de nombreux livres. Sont actuellement traduits en français aux PUF, en 1987, *Michel Foucault, la liberté de savoir*, en 1991 en collaboration avec Cornel West, une anthologie de *La pensée américaine contemporaine*, et en 1994, *Erotique de la vérité. Foucault, Lacan et la question de l'éthique*.

Jean-Claude Dumoncel

La tradition de la *Mathesis Universalis*. Platon, Leibniz, Russell

LA TRADITION DE LA
 MATHESIS UNIVERSALIS

Platon, Leibniz, Russell

Jean-Claude Dumoncel
 L'unebévée 2002 / ISBN n°2-914596-08- / 208 p. / 20 euros.
 Supplément au n°20 de L'Unebévée



Traversant toute l'histoire de la philosophie, sous la succession apparemment chaotique des systèmes, il existe un lignage tenace qui s'est maintenu jusqu'à nous en se jouant de tous les obstacles : c'est la tradition de la *Mathesis Universalis*. Elle est ponctuée par trois principaux noms : Platon, Leibniz et Russell. Chacun de ces auteurs offre des problèmes de lecture inattendus mais qui s'enchaînent en un seul récit.

Collège de l'Unebévée
 Éditions de l'Unebévée

Chez Platon, l'opposition notoire entre *Mythos* et *Logos* nous cache encore, jusque dans la systématique de l'allégorie où s'affrontent Participation et Simulations, la fonction symbolique d'un Machinisme en mouvement. Il se retrouve dans ce que Leibniz appelle "mécanisme métaphysique", identifié à la Jurisprudence Universelle, le rôle du moyen terme étant tenu par le calcul variationnel à l'état naissant, qui remplit l'office de "mathématique divine". Et le problème est alors de voir comment l'Optimisme (en tant que théorie de tous les mondes possibles) se subordonne la Monadologie (en tant que théorie du monde réel). Chez Russell, qui reprend le projet logiciste de Leibniz dans la nouvelle donne définie par Cantor, il s'agit de saisir en quoi l'un des fondateurs de la Philosophie Analytique peut être aussi l'auteur d'un système. Qu'y a-t-il dans les *Principia Mathematica* écrits à quatre mains avec A.N. Whitehead ? Et en quoi la logique des relations qu'ils contiennent peut-elle renouveler la Métaphysique ?

L'ouvrage, qui commence par une méthodologie de l'exégèse philosophique, se termine en indiquant trois contresens capitaux qui, sur la longue durée, tracent comme l'ombre du lignage principal.

Jean-Claude Dumoncel a enseigné la Logique et l'histoire des Mathématiques à l'Université de Caen. Il a publié : *Le Jeu de Wittgenstein* (PUF, 1991), *Le Symbole d'Hécate* (HYX, 1996), *Les Sept Mots de Whitehead* (EPEL, 1998), *Le Pendule du Dr Deleuze* (EPEL, 1999). Sous presse : *Philosophie des Mathématiques*.

Ça de Kant, cas de Sade

Jean Allouch

L'unebévue 2001 / ISBN n°2914596-057 / 208 p. / 120F - 18,29 euros.



Il faudra bien que le psychanalyste paye le prix de sa tentative inouïe d'établir son camp ailleurs que chez Sade. Ce prix a un nom : le fantasme. L'événement Sade exigeait qu'il perde sa prétendue suprématie, pas seulement en psychanalyse. Lacan s'y employait. Mais plutôt discrètement, au point d'en venir à titrer son étude quasi à

rebours de ce qu'elle indiquait.

De là les malentendus dont «Kant avec Sade» n'a cessé d'être l'objet. Il est vrai que, jamais publiée en son lieu, la lettre elle-même de cet écrit était devenue pratiquement inaccessible, tant devaient varier ses versions successives (1963, 1966, et encore après).

Kant n'est avec Sade que le temps de s'apercevoir que, «plus honnête», la maxime sadienne (elle est de la plume de Lacan) écarte la réciprocité. Avec l'instrument Sade, pèse plus qu'un soupçon sur Kant.

Qu'advient-il, ensuite, à ce Sade sans Kant ? En remarquant que la production de l'œuvre sadienne fut rendue possible par le fait que, dans sa vie, Sade était passé au-delà des limites constitutives de son fantasme, Lacan entend souligner que cette vie était réglée par la rigueur de sa pensée. Ici, silencieusement, Lacan flirte avec la lecture souverainiste de Sade proposée par Bataille, puis Blanchot – mais pour bientôt s'en écarter.

Assimiler vie et œuvre de Sade, telle fut l'opération constitutive du sadisme. Il n'est remarquablement pas question du sadisme dans «Kant avec Sade». Ni de perversion.

Lue par Lacan, l'œuvre de Sade se laisse situer dans «les portants de l'éthique chrétienne». Cependant, pour être passée au-delà, sa vie n'en rencontre pas moins une autre limite. Pas «assez voisin de sa propre méchanceté pour y rencontrer son prochain», Sade rejette sur l'Autre la douleur d'exister. Ce qui implique un Autre existant, non barré. Sade a affaire à une loi («pathologique» au sens de Kant), dans la volonté de jouissance de la Présidente de Montreuil, et non pas au désir. À la mode sadienne, Lacan écrit : «V^oée [lire : violée] et cousue, la mère reste interdite ». C'est : «Sade, encore un effort si vous voulez être sadien.»

Il n'est guère question, en tout cela, d'un «traité vraiment du désir» ni donc «de ce qui manque à Sade». Le dit chanteur du manque, préfacier écarté de La philosophie dans le boudoir, s'interdisait, en 1963, d'écrire ce qui aurait été un traité du désir sadien. Pas absolument toutefois.

Une école du balbutiement. Masochisme, lettre et répétition

Isabelle Mangou

L'unebévues 2001 / 128 p. / 45 ill., 120 FF.



Trois écoles sont ici convoquées : l'école des *saturae*, telle que Pascal Quignard peut la pratiquer, celle des nymphes, des Vénus et des amazones, telle qu'Aby Warburg l'a mise en jeu dans son immense bibliothèque, et celle de la *Brahd Aranyaka Upanisad* telle que Lacan l'indique à ses élèves-psychanalystes, trois écoles du balbutiement, où Renart, Wanda, Gradiva, nous enseignent que l'étreinte n'a qu'une lettre, une littera où s'accrocher. Le balbutiement, en ne prenant pas la parole, en composant le silence, permet un point d'expulsion de la parole. La parole se prend, de se perdre.

Comme Renart fuyant à travers les broussailles, le balbutiement met en mouvement quelques notions canoniques de la psychanalyse, la répétition, la lettre, le masochisme.

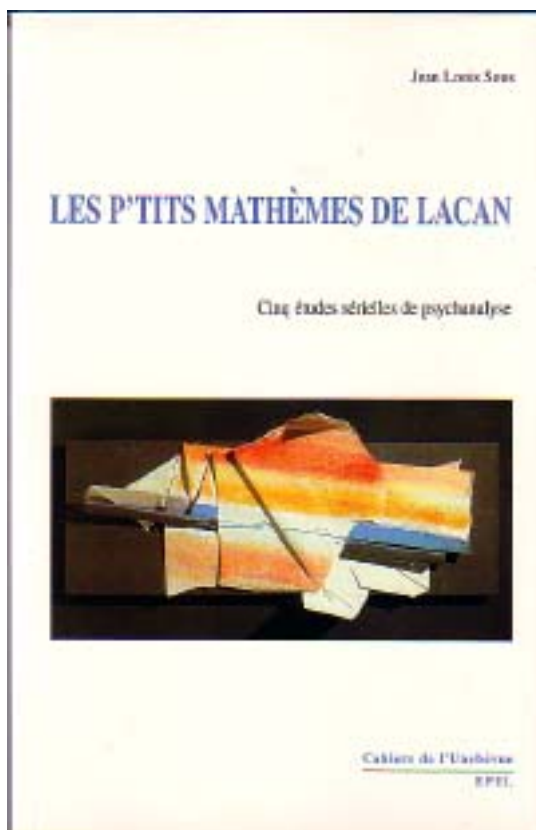
Tout savoir est une déclinaison de ob, oublier, obscurcir, blâmer, se taire. C'est une passe, une passio, une pessa'h — qui ne dépassionnera jamais, mais qui dépassive. Cette passe, faille, défilé, ruelle, douve, ne tient que de trois :

- Le sacrifice du langage, organisant le rituel de l'érotique humaine ; bouche close, absence d'aveu, secret. Ce passage exige la destruction de l'expression linguistique.
- La suppression de la vision, ce sont les clignements de paupières pour une nuit qui édicte le tabou du visible. Coupillage, battement, c'est l'image absente, immontrable et productive d'apparitions-hantises.
- Le geste cruel qui troue les oreilles, rend sourd et déshumanisé, c'est-à-dire entendant et petit animal qui jappe. Les sordidissima, injures, mouches, paroles irruptives, ne sont pas des anomalies gênantes, elles participent à ces points-moments de combustion et de production.

Les p'tits mathèmes de Lacan

Jean-Louis Sous

L'unebévue 2000 / ISBN n°2908855550 / 150 p. / 120 FF.



Certaines «écritures» lacaniennes ont-elles vieilli, ou pour dire les choses plus directement, ne sont-elles plus à la mode, comme si elles étaient datées, très liées à l'époque où elles ont été produites ? Est-ce que ces formalisations n'apparaissent pas précaires ?

Les dessins, les formules, les graphes, les nœuds borroméens, qui émaillent toute l'œuvre de Lacan, quel statut leur donner ? Avant de filer vers l'universel, avant de crier à l'hérésie au regard du dogme conceptuel, il faut

pouvoir dire ce qu'elles sont, ces écritures «à la gomme». Plutôt que de les ériger tout de suite en instance conceptuelle, il s'agit de commencer par une étude localisée des occurrences et des circonstances où elles apparaissent, et établir à quel registre de problématisation elles répondent, selon les époques, suivant les périodes de formalisation de Lacan. Ensuite, on pourra dire si ça tient le coup !

L'auteur nous propose donc, à titre... comme on dit, de réquisit épistémologique, de l'accompagner tout au long de ce parcours de lecture, de convoquer souvenir et mémoires de textes, de devenir les «biographes» de ces «écritures».

Faire cas de ces formalismes suppose alors une méthode casuelle qui décline les variantes de telles écritures, les versions de leur composition et de leur décomposition, les limites de leur usage, les bornes de leur emploi. Selon le glissement auquel nous invite Lacan, c'est une méthode sérieuse dans le sens où elle touche au réel ; façon de faire entendre les variations autour de ces mathèmes, si tant est qu'on puisse leur donner ce titre...

Platon et la réciprocité érotique

David M. Halperin

L'Unebêvue 2000 / ISBN n°2-908855-53- / 60.00 FF.

Traduit de l'américain par Guy Le Gaufey et George-Henri Melenotte

David M. Halperin a publié en français *Cent ans d'homosexualité*, Paris, EPEL, 2000, et *Saint Foucault*, Paris, EPEL, 2000.



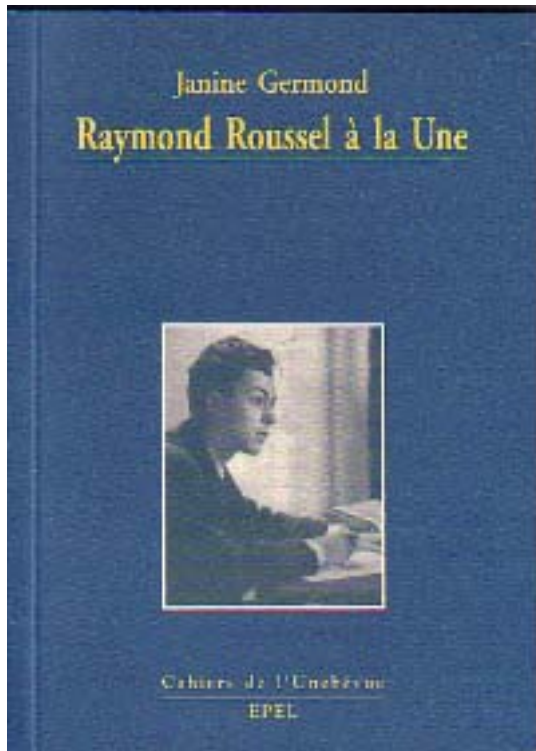
Les Grecs tenaient pour acquis que pratiquement aucun homme ne pénètre et ne se soumet à la fois à la pénétration d'autres hommes, durant la même période de sa vie, et pour cette raison, le désir réciproque de partenaires appartenant à la même catégorie d'âge est à peu près inconnu dans l'homosexualité grecque. L'abandon par Platon des formes conventionnelles de pensée et de discours est frappant. Socrate déclare que le jeune aimé en vient à participer au désir passionné qu'a de lui son amant. L'approche platonicienne efface presque la distinction entre l'amant et l'aimé, entre le partenaire actif et le partenaire passif. Il n'y a en effet aucune place pour la passivité dans la poursuite de la vérité. Le langage de Platon a pour dessein de souligner le caractère actif et agité du désir qui est commun au pédéraste passionné et à l'aspirant philosophe. La réciprocité érotique résout par là un problème important et pressant dans l'éthique grecque. Elle établit des contacts entre les individus, en harmonisant les revendications de soi et de l'autre et en intégrant les vertus traditionnelles "compétitives" de l'héroïque autonomie aux vertus "co-opératives" de l'obligation civique ; elle réconcilie, même si cela reste dans les limites étroites de l'union érotique, ces deux modèles de valeur morale concurrentiels, destinés typiquement à se heurter dans les sociétés de pénurie, qu'elles soient antiques ou modernes.

Platon refuse de séparer l'érotique de la sexualité, l'érotique de la conversation, et l'érotique de l'investigation philosophique. La réciprocité fournit un lien crucial entre ces espèces de désir, différentes, tout en restant authentiques : elle garantit leur unité essentielle et fournit une indication infaillible à leur nature commune.

Raymond Roussel à la Une

Janine Germond

L'unebêvue 2000 / ISBN n°2908855585 / 60 FF.



On sait plus ou moins clairement que tout un pan de la vie de Raymond Roussel est resté caché. Pierre Janet ne fera jamais allusion à l'homosexualité de son patient, Michel Leiris l'évoque brièvement. On sait néanmoins que Roussel a dû parfois partir en voyage pour éviter des scandales.

Mais dès 1904, Roussel va affronter un article remplissant les deux premières pages de *La Cocarde*, journal financier antisémite et dans lequel il est accusé de " délits ou crimes ". Cette publication dévoile, à la Une, l'homosexualité de Roussel, qu'il gardait secrète, ses rencontres avec " de nombreux mineurs de sexe masculin " et même, des poursuites et chantages de la part de pères de jeunes gens qu'il aurait séduits. Cela se passe quelques mois à peine après la parution de *La Doublure*, en juillet 1897, alors que le peu d'écho fait à cet ouvrage le laissait bouleversé. Cette affaire durera de 1898 à 1905. Peut-on imaginer les répercussions sur un très jeune homme et ce qui a pu en résulter ?

Roussel et sa mère vont l'un et l'autre tenter de cacher cet aspect de sa vie et ils y arriveront. Raymond Roussel ne parlera jamais d'homosexualité dans son œuvre et cet article, après avoir eu sans doute à l'époque l'effet d'une bombe, est très vite retombé dans l'oubli, bouclé au placard.

On connaît Raymond Roussel vivant seul, très retiré, très isolé, dans le luxe de riches demeures, avec un train de vie somptueux. Sa vie, ses inventions, son écriture, ses voyages, sont-ils frappés du sceau de cette affaire ? Un besoin de camouflage vient-il s'inscrire en particulier dans son mode d'écriture par des procédés de plus en plus hermétiques, et leur dévoilement posthume ?

Erra Tu m... Erratique Érotique de Marcel Duchamp

George H. Bauer
L'unebévvue 1999 / ISBN n°2-908855-44- / 65,00 FF.
Traglais de l'anduit par Guy Le Gaufey



Dans ce petit ouvrage à la fois sérieux et hilarant, G. H. Bauer, spécialiste américain de Marcel Duchamp, montre avec un brio digne de Duchamp lui-même, que chaque production de Marcel était un *pun*, un mot faisant jouer l'équivoque tous azimuts, entre deux langues, l'anglais et le français, mais également entre une série de tableaux et d'événements. Œdipe ne questionne plus la Sphinge, il la *pelote*.

George H. Bauer enseigne la littérature française et comparée à l'Université de la Californie du Sud. Il est notamment l'auteur de *Sartre and the Artist*, 1969, *Duchamp/La mise en plis des lettres / Vois Elle Con Sonne*, et *Duras and the Artist*.

Le Cas Nietzsche-Wagner, Max Graf

François Dachet
L'unebévvue 1999 / ISBN n°2908855461 / 60.00 FF.
Traduit par François Dachet et Marc Dorner. Postface de F. Dachet.

Dédiée à Gustav Mahler, cette étude sur le tournant des relations entre Nietzsche et Wagner a été écrite à l'orée du XX^e siècle par Max Graf, musicologue et critique musical viennois, collaborateur de Freud, connu en psychanalyse comme père du petit Hans. L'analyse psychologique montre les personnages wagnériens marqués par le nihilisme de Schopenhauer, dont Nietzsche refuse, après Bayreuth, les conséquences artistiques et politiques. Mais cela ne justifie pas le rejet de la musique wagnérienne. Trente ans avant le nazisme, Max Graf délimite les enjeux de ce débat essentiel.

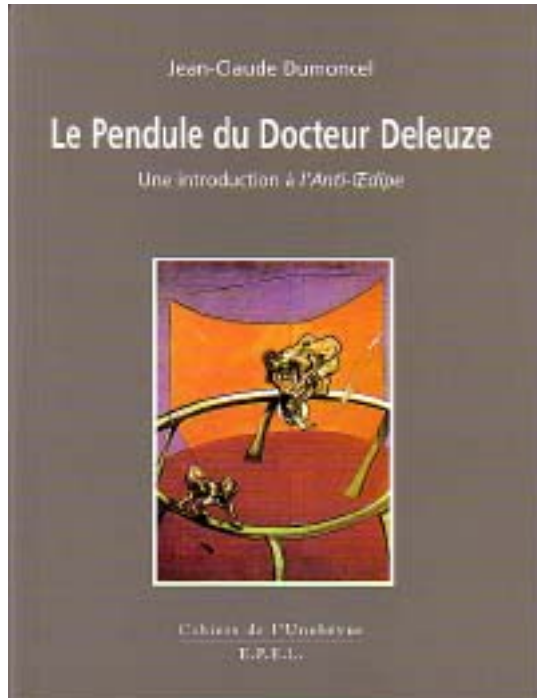
La postface de François Dachet vient éclairer comment certains textes de Freud et de Max Graf s'entrecroisent, se confondent ou se répondent, en une interrogation commune sur la création artistique dans ses rapports avec l'inconscient.

Le pendule du Docteur Deleuze - Une introduction à l'Anti-Œdipe

Jean-Claude Dumoncel

L'Unebévêue 1999 / ISBN n°2908855410 / 110 p. / 120,00 FF.

Jean-Claude Dumoncel a enseigné l'Esthétique et la Logique à l'Université de Caen. Il a publié : *Le Jeu de Wittgenstein*, Puf, 1991, *Le symbole d'Hécate : philosophie deleuzienne & roman proustien*, HYG, 1996 et *Les sept mots de Whitehead*.



Une explication de *L'Anti-Œdipe* et de *Mille Plateaux*, de Deleuze et Guattari.

En enchaînant trois mythes modernes,

- le mythe des machines célibataires comme vision de la schizophrénie,
 - le mythe tragique de l'Angélu de Millet comme paradigme de la méthode paranoïa-critique,
 - et le mythe individuel du névrosé selon Lacan comme mode d'individuation,
- représentés respectivement par les trois objets qui les donnent à voir,
- le Grand Verre de Marcel Duchamp,
 - l'œuf de Salvador Dali,
 - et le Cube de Francis Bacon,

Jean-Claude Dumoncel expose la thèse deleuzienne du désir producteur. Elle se comprend dans une théorie générale du devenir-x, engendrant les harmoniques du devenir-enfant, du devenir-animal (etc.) autour d'un «Devenir-partir» encore plus simple et plus secret.

La Psychanalyse : une érotologie de passage.

Jean Allouch

L'Unebévêue 1998 / ISBN n°2-908855-35- / 120.00 FF.

Après *L'éthification de la psychanalyse*, *Calamité*, voici un deuxième volet : la psychanalyse n'est pas une éthique mais une érotologie.

Pourquoi donc tant de difficultés à s'admettre pour telle ? A rendre compte du fait que c'est par une opération elle-même érotique (on appelle cette opération "analyse") qu'un sujet s'assujettit à Éros (on dit qu'il trouve son identité comme sexué) ?

Il n'y a pas loin entre la pratique analytique de Lacan et celle, philosophique, de Foucault puisque, pour l'un et l'autre, il ne s'agit pas tant de comment parler vrai de sa vie érotique que de l'érotique du dire vrai.

Lacan et le miroir sophianique de Boehme

Dany-Robert Dufour

L'unebêvue 1998 / ISBN n°2-908855-31- / 120.00 FF.

Dany-Robert Dufour, philosophe, enseigne à l'Université de Paris 8. Il travaille sur différentes formes de rationalité qu'il nomme unaire, binaire et trinitaire. Il est l'auteur notamment de *Les Mystères de la trinité*, et *Folie et démocratie*

Il faut prendre en compte ce que le miroir lacanien doit au miroir sophianique de Jacob Boehme. Je gage que si le miroir lacanien fut si neuf et s'il continue de l'être, c'est parce qu'il a réintroduit en plein vingtième siècle un schème de pensée "irrationnel", "magique", baroque, un "hiatus irrationalis" issu du mysticisme spéculatif et théosophique. Ce schème fut transporté à grands frais dans un nouvel environnement de pensée (par Koyré) et déplacé (par Lacan) de la déité au sujet lui-même.

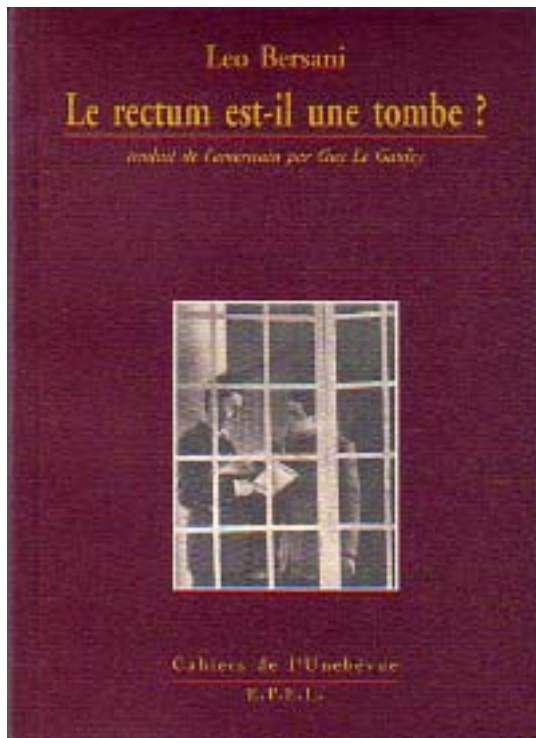
C'est cela la vraie audace du miroir : avoir pris une forme ancienne (et "unaire", au sens non-binaire) comme étant plus moderne que les formes modernes de la rationalité.

Le rectum est-il une tombe ?

Leo Bersani

L'unebêvue 1998 / ISBN n°2-908855-36- / 65.00 FF.

Traduit de l'anglais par Guy Le Gaufey.



Cet essai au titre provoquant se tient à la croisée de multiples chemins : d'abord l'horrible tranchée taillée par le sida dans les milieux homosexuels, et les réactions de rejet social qui s'ensuivirent. Puis le questionnement aigu sur la nature de l'identité sexuelle – bastion imprenable de la "normalité" – que toutes les nouvelles revendications des groupes gay et lesbien portait alors en pleine lumière. Enfin, dans ce même début des années quatre-vingt, lors de ses nombreux séjours dans les Universités américaines, Michel Foucault avançait son Histoire de la sexualité (sans trop faire de mystère de la sienne), offrant ainsi à cette agitation sociale et sexuelle complexe quelques-unes de ses coordonnées historiques et philosophiques.

En faisant se heurter toutes ces dimensions hétérogènes dans un style vif, à l'occasion percutant, Leo Bersani – professeur de littérature française à Berkeley, lié aux mouvements activistes gays américains – a publié dès 1987, dans la revue October, cet essai d'emblée retentissant, aujourd'hui un classique dans les *Gay and Lesbian Studies*. Tout en critiquant de près les outrances verbales et idéologiques de certains militants gays et lesbiens, il en vient – via Freud et Bataille, entre autres – à interroger la jouissance supposée dans l'acte sodomitique : le rectum serait-il la tombe de ce phallus priapique que vénère le style macho ?

Leo Bersani a déjà publié en français Baudelaire et Freud, en 1981, Théorie et Violence, Freud et l'art, en 1984 et en 1998, Homos, repenser l'identité.

Le Sexe de la Vérité. Érotologie Analytique II.

Jean Allouch

L'unebêvue 1998 / ISBN n°2-908855-37- / 120.00 FF.

Rien ne semble entamer l'inimaginable faveur dont ne cesse de bénéficier la vérité. Ses antonymes, le mensonge, la tromperie, l'erreur, l'illusion, ne s'opposent à elle qu'en y faisant appel. L'amour même la convoque : on le veut vrai. Science, religion, magie, vie quotidienne l'invoquent comme une référence sans laquelle aucun de ces discours et pratiques ne tiendrait. On porte, à juste titre, des millions de morts à son compte, un tant soit peu soutenue, elle cautionne les persécutions les plus résolues, et cependant les quelques procès qui lui sont intentés – philosophiques – n'entament guère son prestige.

C'est que seul l'oubli la met en cause ; la vérité est en permanence menacée de sombrer dans l'oubli, plus radicalement encore, dans l'oubli de l'oubli. De là son nom grec d'a-létheia qui dit qu'elle est ce qui prive d'oubli (de léthé). Mais quelle est son arme contre l'oubli ? Le phallus. Chaque culture de la vérité est un culte phallique, ce que déjà disait la racine indo-iranienne du mot rta (Detienne).

“C'est de réminiscences surtout que souffre hystérique”. Avec cette phrase, Freud donnait le véritable coup d'envoi de la psychanalyse. Elle revenait à dire que le symptôme prive d'oubli, qu'il est une vérité. Or, un gigantesque malentendu s'est très tôt greffé là-dessus. Partant de ce non-oubli, paradoxalement, on a orienté la psychanalyse vers la recherche de l'oublié – c'est l'anamnèse – alors qu'il s'agissait d'oublier ce qui n'avait pas pu l'être.

Il revint à Lacan de lever ce malentendu. On entreprend ici la lecture des voies qu'il a ouvertes de sa subversion de la vérité. Elles convergent avec la critique de la psychanalyse formulée par Foucault sur la base d'un constat que pour le moderne sujet de la jouissance, la question n'est pas celle de la vérité de son érotique (c'est la psychanalyse faite pastorale) que l'érotique de sa vérité (la psychanalyse en tant qu'érotologie de passage).

Les sept mots de Whitehead ou L'aventure de l'être (Créativité, Processus, Événement, Objet, Organisme, Enjoyment, Aventure). Une explication de

Jean-Claude Dumoncel

L'unebêvue 1998 / ISBN n°2-90-8855-34 / 195.00 FF.

Jean-Claude Dumoncel a enseigné l'Esthétique et la Logique à L'Université de Caen. Il a publié : *Le Jeu de Wittgenstein*, Puf, 1991, *Le symbole d'Hécate : philosophie deleuzienne & roman proustien* et *HYX*, 1996.

A.N Whitehead (1861-1947) a d'abord enseigné les mathématiques à Cambridge. C'est en collaboration avec B. Russell qu'il a publié les *Principia Mathematica* dont les trois volumes (1910-1913) constituent la bible de la Logique symbolique. En 1924, alors qu'il vient d'atteindre l'âge de la retraite, l'Université Harvard lui propose une chaire de philosophie. C'est ainsi qu'il commence à soixante trois ans une seconde carrière. Elle fera de lui l'auteur d'un nouveau système de métaphysique parmi les plus audacieux et les plus déroutants, dont l'exposé se trouve dans *Processus & Réalité* (1929).

Selon Whitehead, le “Tout s'écoule” des Anciens s'est transformé en un “Tout est vecteur” des Modernes. La totalité du Cosmos est celle d'une “Créativité” avec ses “accidents” et leurs “préhensions”. En fonction de cette Créativité, c'est l'“ingression” d'“objets éternels” dans les “entités actuelles” qui détermine dans l'espace-temps la répartition du Topoïde et du Chronoïde. Chaque “occasion actuelle” est alors un “sujet-superject” réalisant sa propre “conrescence” doublée d'une “cogrédience”. Ainsi s'édifie une Métaphysique de l'Événement comme *Enjoyment* qui est à l'origine de tout le courant de pensée appelé *Process Philosophy*. Le présent ouvrage en est une explication depuis les Éléments.

A propos de Rose Minarsky

Pièce de Alain Neddham, d'après Louis Wolfson
L'unebêvue 1997 / ISBN n°2-908855-26- / 120.00 FF.

Louis Wolfson nous fait traverser une réalité qui pourrait être douloureuse ou accablante si elle n'était pas vue à travers l'extraordinaire lucidité et insolence des raisonnements absurdes, des paradoxes et des révoltes qu'autorise l'ironie. Ainsi dégagée de tout pathos, la pièce fait valoir que nul ne parle plus justement de l'agonie et de la mort d'un être cher que Louis Wolfson, écrit Alain Neddham.

Louis Wolfson, celui qui se nomme lui-même étudiant en langues schizophrénique, raconte la mort de Rose, sa mère, morte en réussissant une allitération française inouïe *Ma mère Musicienne est Morte d'un Mésothéliome Métastasiant (et Mettons de Manques Médicaux) au Milieu de Mai, à Minuit, Mardi à Mercredi au Mouroir Memorial à Manhattan Mille 977.*

L'éthification de la psychanalyse. Calamité.

Jean Allouch
L'unebêvue 1997 / ISBN n°2908855275 / 120.00 FF.

Comme l'informatisation actuellement, l'électrification il y a quelques décennies, plus loin encore l'industrialisation, autant de vagues auxquelles nul n'échappe pour peu que l'on se trouve sur leur parcours, de même, toutes tendances confondues, la psychanalyse subit-elle aujourd'hui de plein fouet une déferlante : l'éthification.

On fera valoir qu'ainsi éthifiée la psychanalyse n'a tout simplement plus lieu.

Qu'elle est donc en train de... mourir d'éthique.

Sans le savoir.

Calamité. Plus question du surmoi, voici venue l'éthique ; plus question du cas, voici venue une clinique du fait social ; plus question de méthode, voici venu l'analyste sachant ; plus question de rendre raison de l'expérience, voici venue la psychanalyse comme idéologie.

Cette quadruple calamité, cependant, a son revers de révélation ou de confirmation (car déjà Freud le savait et y tenait) : il n'y a pas d'éthique psychanalytique.

Un cas nous l'enseigne aujourd'hui, sans doute plus exemplairement que tous ceux – nombreux – qui se trouvent semblablement (dés)orientés. On se propose de l'étudier, à partir du témoignage partiel et partiel que nous offre l'ouvrage d'H. Besserman Vianna *Politique de la psychanalyse face à la dictature et à la torture, N'en parlez à personne*. Et de l'inénarrable happening auquel ce livre donna lieu, à Paris, hôpital Sainte-Anne, le dimanche 9 février 1997.

Il y va aussi de l'existence ou de la récusation de ce qui, depuis plus de vingt ans, tente de forcer sa voie sous le nom, encore maintenu presque absolument voilé, de psychanalyse derridienne.

Gottlob Frege/Bertrand Russell — Correspondance

L'unebêvue 1994 / 176 p. / 11,43 euros.
Correspondance juin 1902 - décembre 1904 mars -juin 1912.
Texte bilingue. Traduction, notes et introduction de Catherine Webern

Quand Russell écrit pour la première fois à Frege en 1902, il lui annonce qu'à partir des travaux de Cantor, il vient de trouver ce qu'il appelle la Contradiction qu'on appellera ensuite «paradoxe de Russell». Frege venait de mettre dans ses Lois fondamentales de l'arithmétique l'ambition de pouvoir concevoir les objets logiques et justifier que les nombres sont des objets. Dès réception de la lettre, il reconnaît immédiatement que «le fondement sur lequel il pensait voir se construire l'arithmétique s'est mis à vaciller», plus, que «c'est le seul fondement possible de l'arithmétique qui semble s'enliser».

Cette correspondance, inédite à ce jour en français, est célèbre parce qu'elle porte en partie sur l'énoncé du paradoxe et ses conséquences, mais son intérêt est aussi ailleurs. Frege, soumis au questionnement et aux incompréhensions de Russell, est poussé à défendre ses conceptions et peu à peu, un enjeu se resserre entre les deux correspondants sur la distinction que Frege fait entre le *Sinn* et la *Bedeutung* d'une proposition, entre le sens et la signification. La correspondance se terminera sur l'impossibilité, pour Reussell, d'accepter le réel de l'objet : «Sur sens et signification, je vois sincèrement des difficultés que je ne peux pas surmonter. Sur les raisons qui m'empêchent d'adopter votre manière de voir : dans la proposition "Le Mont Blanc fait plus de 4000 mètres de haut", on affirme l'objet de la pensée et ceci est, à mon avis, un certain complexe, "une proposition objective

pourrait-on dire", dans lequel le Mont Blanc lui-même est partie constituante. Si l'on n'admet pas ceci, on obtient à la fin que nous ne savons absolument rien sur le Mont Blanc lui-même».

L'intérêt suscité par l'œuvre de Frege fut très vif, en particulier chez Gödel, Wittgenstein, et Lacan. La référence de Lacan à Frege, des années soixante jusqu'à la fin de son séminaire en 1980, sera essentielle pour traiter du réel. En particulier, Lacan étaye la prééminence du semblant avec la théorie frégréenne, selon laquelle la conception du nom propre doit être liée à l'analyse de la proposition avec la fonction, ce qui entraîne une nouvelle approche de la signification du phallus et l'usage d'une topologie.

Écrits inspirés et langue fondamentale

L'unebêvue 1993 / 161 p. / 10,36 euros.

Dossier préparé par Béatrice Hérouard, Françoise Jandrot-Louka et Mayette Viltard.

Supplément au n°4 de la revue L'Unebêvue

automne 1993

Les psychiatres n'ont pas attendu les psychanalystes pour constater cette chose tout de même étrange : on peut être malade du langage. Dès le milieu du XIX^e siècle, en secrétaires consciencieux, ils ont noté jour après jour les dires apparemment les plus échevelés des aliénés, ils ont collationné les lettres, les poèmes, les dessins.

Désordres du langage, salades de mots, schizophasies, schizographies, glossolalies, cryptographies, incohérence, pseudo-incohérence, poésie, paroles inspirées, écrits inspirés, langue fondamentale, écriture automatique, stéréotypies, langages néologiques, etc. autant de tentatives, de 1850 aux années 30, de cerner ces troubles qui semblaient relever, dans leur majorité, des psychoses, mais qui n'en montraient pas moins quelque analogie, voire identité, avec le rêve d'une part, la création poétique de l'autre.

La bouteille de Klein - Cahier de dessins

Anne-Marie Ringenbach - Éric Legroux - François Samson

L'unebêvue 1993 / 50 FF.

La première série de dessins concerne l'article publié par Anne-Marie Ringenbach dans le n°3 de l'Unebêvue : La bouteille de Klein, la passe, et les publics de la psychanalyse. Quelques dessins ayant été intervertis lors de l'impression de la revue, nous vous proposons dans ce cahier-ci les dessins remis dans le bon ordre, des dessins supplémentaires, et des instructions plus précises pour réaliser vous-même une bouteille de Klein et pour suivre, avec du papier calque, les enroulements de spires sur les quatre feuillets de la bouteille.

La deuxième série de dessins provient du séminaire tenu par Éric Legroux et Anne-Marie Ringenbach en 1992.

Mémoires d'un homme invisible

Herbert Graf

L'unebêvue 1993 / 61 p. / 10,36 euros.

Traduction et présentation de François Dachet

Supplément au n° 3 de la revue L'Unebêvue, été 1993.

En 1922, le jeune Herbert Graf rend visite à Freud et – nous dit celui-ci – se présente à lui comme étant “le petit Hans”.

En 1970, Herbert Graf se rend au Congrès de psychanalyse de l'enfant, qui se tient à Genève cette année-là, sous la présidence d'Anna Freud, et se serait présenté à elle comme étant “le petit Hans”.

En traduisant pour le public de langue française *Memoirs of an Invisible Man*, parus dans la revue *Opera News* au début de l'année 1972, transcription d'une interview accordée par Herbert Graf quelques mois plus tôt au journaliste Francis Rizzo, nous prolongeons ce mouvement.